

— **O**n ne va pas mettre très longtemps à vider la maison, a-t-elle dit.

— Je te trouve bien optimiste, Linda. Regarde tout le bazar que ta mère a accumulé, a répondu Jeremy.

— Tu es injuste ! Elle a de la jolie vaisselle en porcelaine et, on ne sait jamais, il y a peut-être quelques objets de valeur parmi toutes ses affaires.

Je faisais semblant de dormir, mais je dressais les oreilles pour ne pas perdre une miette de leur conversation. J'essayais en même temps d'empêcher ma queue de bouger dans tous les sens, car je ne voulais pas qu'elle trahisse mon agitation.

J'étais blotti sur le fauteuil préféré de Margaret (ou plutôt sur le fauteuil qu'elle préférait quand elle était encore de ce monde) et j'écoutais sa fille et son gendre parler du sort de la maison et peut-être évoquer mon avenir.

Les derniers jours avaient été très éprouvants pour moi, car je ne saisissais pas complètement ce qui s'était passé. Ce que je comprenais parfaitement, pourtant, en les écoutant et en m'efforçant de ne

pas pleurer, c'était que ma vie ne serait plus jamais comme avant.

— Tu parles ! En tout cas, nous devrions appeler un antiquaire pour qu'il se charge de débarrasser la maison. Franchement, je ne veux rien garder. On n'a pas besoin de tout ce bric-à-brac.

Je les ai observés discrètement. Jeremy avait les cheveux gris ; il était grand et grincheux. Je ne l'avais jamais vraiment aimé, mais sa femme, Linda, avait toujours été gentille avec moi.

— J'aimerais bien garder quelques affaires de maman. Elle va tellement me manquer.

Linda s'est mise à pleurer. J'avais envie de miauler à l'unisson, mais je suis resté silencieux.

— Je sais, ma chérie, a dit Jeremy d'une voix plus douce. Mais nous ne pouvons pas nous éterniser ici. Maintenant que les obsèques ont eu lieu, il faut songer à mettre la maison en vente et, si nous trouvons quelqu'un pour la débarrasser, nous pourrons partir dans quelques jours.

— Ça paraît tellement définitif ! Mais tu as raison, bien sûr.

Elle a soupiré.

— Et Alfie ? Qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

Je me suis hérissé. C'est ce que j'attendais. Qu'allait-il advenir de moi ?

— Il va falloir que nous le laissions dans un refuge pour animaux.

J'ai senti mes poils se dresser sur mon échine.

— Un refuge pour animaux ? Mais maman l'aimait tellement ! Ça serait vraiment cruel de se débarrasser de lui comme ça.

J'aurais aimé pouvoir lui dire combien j'étais d'accord avec elle : c'était trop cruel.

— Tu sais bien qu'on ne peut pas l'emmener à la maison ! On a deux chiens, ma chérie. Un chat, c'est pas possible pour nous, tu le sais.

J'étais furieux. Je n'avais pas spécialement envie de partir avec eux, mais il était hors de question que j'atterrisse dans un refuge pour animaux ! Refuge... Mon corps ne pouvait que frémir en entendant ce mot. Quel nom inapproprié pour ce que nous considérions, dans la communauté des chats, comme le « couloir de la mort » ! Il y avait certes quelques chats chanceux à qui on trouvait un nouveau foyer, mais qui sait ce qu'il advenait d'eux ensuite ? Qui pouvait dire que la famille qui les accueillerait les traiterait aussi bien que celle où ils avaient vécu jusqu'alors ? Tous les chats que je connaissais étaient d'accord sur ce point : les refuges étaient des endroits abominables. Et nous savions parfaitement que ceux qui ne trouvaient pas de nouveau foyer étaient condamnés.

Même si je trouvais que j'étais plutôt beau gosse, que j'avais un certain charme, je n'allais certainement pas prendre le risque d'aller dans un refuge.

— Je sais que tu as raison. Les chiens le mangeraient tout cru. Et ils s'occupent très bien des animaux dans ces refuges, aujourd'hui. On lui trouvera peut-être rapidement un nouveau foyer.

Elle a marqué une pause comme si elle retournait encore le problème dans sa tête.

— Non, il faut qu'on avance. Je vais appeler le refuge pour animaux demain matin et un antiquaire

du coin. Ensuite, nous pourrons faire venir un agent immobilier, je pense.

Elle semblait plus assurée, maintenant, et j'ai su que mon sort était scellé ! Il fallait absolument que je fasse quelque chose.

— Ah ! j'aime quand tu raisonnes ainsi ! Je sais que c'est difficile, mais, Linda, ta mère était très âgée et, honnêtement, il fallait s'attendre à ce qu'elle parte un jour.

— Ce n'est pas pour ça que c'est plus facile, non ?

Je me suis bouché les oreilles avec mes pattes. La tête me tournait. Les deux dernières semaines avaient été particulièrement éprouvantes pour moi. J'avais perdu ma maîtresse, le seul être humain que j'aie vraiment connu. Ma vie était complètement chamboulée, j'avais le cœur brisé, j'étais désespéré et désormais sans domicile... Qu'est-ce qu'un chat comme moi était censé faire dans une telle situation ?

J'étais ce qu'on appelle communément un « chat d'intérieur ». Je ne ressentais pas le besoin de sortir toutes les nuits pour aller chasser, rôder dans le quartier et fréquenter d'autres chats. J'avais aussi de la compagnie, une famille. Mais j'avais tout perdu, et mon cœur de chat était brisé. Pour la première fois, j'étais complètement seul.

J'avais passé pratiquement toute ma vie dans cette petite maison mitoyenne avec ma maîtresse, Margaret. J'avais aussi une sœur chat, qui s'appelait Agnès. En fait, c'était plutôt une tante, car elle était beaucoup plus vieille que moi. Quand Agnès est allée au paradis des chats, il y a un an, j'ai ressenti une douleur indescriptible. J'ai tellement souffert que j'ai

eu peur de ne pas m'en remettre. Pourtant, j'avais Margaret, qui m'aimait beaucoup, et nous nous sommes serré les coudes dans notre chagrin. Nous adorions tous les deux Agnès et elle nous manquait terriblement. Nous étions unis dans notre peine.

Toutefois, j'avais appris récemment combien la vie pouvait être cruelle, parfois. Un jour, il y a deux semaines, Margaret ne s'est pas levée de son lit. Je n'ai pas compris ce qui se passait et je ne savais pas quoi faire. Je me suis allongé à côté d'elle et j'ai miaulé le plus fort possible. Heureusement, une infirmière qui passait voir Margaret une fois par semaine devait justement venir ce jour-là. Quand j'ai entendu la sonnette, j'ai quitté à contrecœur Margaret et je suis sorti de la maison par la chatière.

— Oh mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? a demandé l'infirmière quand elle m'a entendu miauler de toutes mes forces. Tandis qu'elle appuyait de nouveau sur la sonnette, je lui ai donné de petits coups de patte, doucement mais avec insistance, pour lui faire comprendre que quelque chose ne tournait pas rond. Elle a pris le double de la clé que Margaret lui avait donné et est entrée dans la maison. C'est là qu'elle a trouvé le corps sans vie de Margaret. Je suis resté à côté de ma maîtresse, conscient que je l'avais perdue à tout jamais, pendant que l'infirmière téléphonait. Quelque temps après, des hommes sont venus et ont emporté Margaret. Je n'ai pas arrêté de miauler. Ils ne m'ont pas laissé partir avec Margaret et c'est alors que j'ai compris que ma vie ne serait plus jamais comme avant. La famille de Margaret a été informée

et j'ai continué à miauler. J'ai tellement miaulé qu'à la fin, je n'avais plus de voix.

Tandis que Jeremy et Linda poursuivaient leur discussion, j'ai sauté discrètement du fauteuil et j'ai quitté la maison. J'ai rôdé un peu dans mon quartier, à la recherche d'autres matous à qui j'aurais pu demander conseil, mais, comme c'était l'heure du goûter, il n'y avait pas un chat dehors ! Je connaissais une vieille chatte, très gentille, appelée Mavis, qui vivait en bas de la rue. J'ai décidé d'aller la voir. Je me suis assis devant sa chatière et j'ai miaulé de toutes mes forces.

Elle savait que Margaret était morte. Elle avait vu les hommes transporter son corps et m'avait trouvé peu de temps après, dévasté par la perte de ma maîtresse. Elle était très maternelle, un peu comme Agnès, et elle s'était occupée de moi. Elle m'avait laissé miauler tout mon soûl. Elle était restée auprès de moi, partageant sa nourriture et son lait avec moi, jusqu'à l'arrivée de Linda et Jeremy.

Dès qu'elle a entendu mon appel, elle est sortie par la chatière et je lui ai expliqué la situation.

— Ils ne peuvent pas t'emmener ? a-t-elle demandé en me regardant avec de grands yeux tristes.

— Non, ils disent qu'ils ont des chiens. Je ne veux pas vivre avec des chiens, de toute façon.

Nous avons tous deux frissonné en songeant à cette éventualité.

— Je te comprends, a-t-elle dit.

— Je ne sais pas quoi faire, ai-je gémi en m'efforçant de ne pas me remettre à pleurer. Mavis s'est blottie contre moi. Ça ne faisait pas très longtemps

que nous étions proches, mais c'était une chatte bienveillante et j'étais heureux de l'avoir pour amie.

— Alfie, ne les laisse pas t'emmener dans un refuge pour animaux, a-t-elle dit. J'aimerais pouvoir m'occuper de toi, mais c'est au-dessus de mes forces, j'en ai peur. Je suis vieille et fatiguée, et ma maîtresse est à peine plus jeune que Margaret. Tu vas devoir te montrer courageux et te trouver une nouvelle famille.

Elle a frotté affectueusement son cou contre le mien.

— Mais comment faire ? ai-je demandé.

Je ne m'étais jamais senti aussi perdu ; je n'avais jamais eu aussi peur.

— Si seulement j'avais la réponse... Pense à ce que tu as appris ces dernières semaines, combien la vie peut être fragile, et sois fort.

Nous avons frotté nos museaux l'un contre l'autre, et j'ai su qu'il était temps pour moi de partir. Je suis allé une dernière fois dans la maison de Margaret pour m'imprégnier de chaque détail avant mon départ. Je voulais, pour l'emporter, graver l'image de cette demeure dans ma mémoire. J'ai regardé les bibelots de Margaret, ses « trésors », comme elle les appelait.

J'ai regardé les photos sur les murs ; elles étaient si familières. J'ai regardé le tapis, usé à l'endroit où je l'avais gratté, quand j'étais encore trop jeune pour me rendre compte de mes bêtises. Cette maison était tout pour moi. Je faisais un peu partie des meubles. Et maintenant, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait.

Je n'avais pas franchement faim, mais je me suis forcé à manger la nourriture que Linda avait lais-

sée pour moi (après tout, j'ignorais quand j'aurais la possibilité de manger de nouveau) et j'ai regardé une dernière fois la maison qui avait été la mienne, dans laquelle j'avais toujours été au chaud et à l'abri. J'ai pensé aux leçons que j'avais apprises. Durant les quatre années que j'avais passées dans cette demeure, j'avais beaucoup appris sur l'amour, mais aussi sur le chagrin que cause la perte d'un être cher.

On s'était occupé de moi ici, mais c'était fini. Je me suis souvenu de l'époque où j'étais arrivé. Je n'étais encore qu'un chaton. Au départ, Agnès me détestait ; elle me considérait comme une menace. Pourtant, petit à petit, j'avais fini par lui faire changer d'avis. J'ai repensé à la façon dont Margaret nous traitait, comme si nous étions les chats les plus importants du monde. J'ai repensé au bonheur que j'avais connu ici. Mais la chance m'avait lâché. Tout en pleurant la seule vie que j'avais connue, j'ai senti instinctivement qu'il me fallait survivre à tout prix, mais je ne savais pas comment. Je m'apprêtai à faire un saut dans l'inconnu.